

De l'urbanisation planétaire, Thierry Paquot

Nous pouvons observer cinq formes d'urbanisation qui semblent pertinentes pour une analyse de l'urbanisation planétaire :

1. La bidonvilisation : les bidonvilles sont plus divers que les apparences peuvent le laisser entendre.
2. La mégapolisation : c'est une combinaison de l'extension territoriale et de l'explosion démographique.
3. Les villes globales : elles sont peu nombreuses mais ce sont les premières qui dénationalisent leur territoire et leurs populations. Par elles, on sort de la notion d'« Etats nations » et on entre dans celle de système mondial des villes. Elles jouent leurs propres atouts indépendamment des Etats dans lesquels elles existent.
4. Les *gated communities*, c'est actuellement le bien immobilier qui connaît la plus forte demande au monde, les enclaves résidentielles privatisées et souvent sécurisées représentent une négation de l'idéal « ville »
5. les villes moyennes et petites : la plus grande partie de la population mondiale réside dans ces villes.

Souvent peu analysée, cette dernière forme est certainement la plus importante. Les 4 premières ne sont peut être pas des villes.

Pour compléter le tableau, j'ajouterais deux éléments : primo l'urbanisation est dorénavant totalement déconnectée de l'industrialisation et de la démocratisation, ce qui ne veut pas dire qu'il y ait une absence d'initiatives responsables d'habitants et secundo, que l'urbain diffus submerge l'ensemble de ces cinq formes d'urbanisation.

L'urbanisation n'est pas un seul quantitatif, mais une urbanisation des mœurs qui homogénéise la « terre urbaine » sans l'uniformiser.

Dans mon ouvrage *Terre urbaine* (La Découverte, 2006), cinq défis sont repérés :

- la question foncière (sécurité foncière, régime de propriété, effacement programmé des paysanneries) : il y a une transformation de la culture de ces sols, mais aussi de la toponymie et de la trace d'une certaine ruralité dans une histoire qui n'est plus celle-ci. En Suisse, ceci renvoie notamment à la question de l'étalement urbain, par exemple.
- Les mobilités qui se généralisent, par le biais de l'automobilisation des nouvelles puissances (Chine et Inde). Je note que le mot « transport » renvoie à émotion, qui est construit sur le verbe mouvoir... Celles et ceux qui ne peuvent céder à la mobilité sont des exclus d'un nouveau genre, assignés à résidence ! Il convient de s'interroger sur la place des NTIC dans la redistribution des facteurs de mobilité. Je constate également que les géographies existentielles de chacun concernent des territoires discontinus, virtuels et réels entremêlés. Enfin, je remarque, pour quelques rares agglomérations « pilotes » un retour à la marche, à la ville pédestre qui n'est plus dévalorisée, mais démontre son dynamisme...
- la question climatique et environnementale qui constitue un changement épistémologique fondamental. Dans l'enseignement, la question environnementale est

souvent un petit plus que chacun ajoute dans son cours. Il faut donc développer le durable et non de faire du développement durable un ensemble de procédures-types.

- la gouvernance : Foucault parlerait de « gouvernementalité ». Quelle représentation politique à quelle échelle territoriale ? Le mot « ville » désigne aussi bien une bourgade de 2000 habitants qu'une conurbation de 20 millions, il faut bien inventer de nouvelles manières d'intervenir politiquement sur « nos » territoires. Ainsi, par exemple, résidant en banlieue parisienne, je souhaite élire le maire de ma commune et le maire de Paris. À l'échelle mondiale, les exemples pullulent, à nous de les étudier, de les confronter, de les apprécier.
- la question de l'urbanité : certaines formes d'urbanisation n'encouragent pas de nouvelles solidarités, l'interpersonnel est en panne. On vit de plus en plus dans des sociétés à la civilité discriminante, à la citadinité sélective. La question du « commun », de l'être-ensemble, ne peut être ignorée et attend nos réponses.

Lorsque, après avoir fait ces constats, on évoque le rapport entre philosophie et urbanisation, l'articulation entre « l'habiter » et « habiter » apparaît dans toute sa plénitude.

Pendant longtemps, les spécialistes de la question urbaine (au Nord comme au Sud) parlaient de « l'habiter », c'est-à-dire de la maison, du quartier, des manières de meubler son logis, etc. Ainsi l'habiter renvoie à la manière dont chacun réinvente un univers sensoriel. Et l'on peut mesurer une grande diversité des façons d'agencer son habitation (orientation de la porte, des lits, du foyer, relation homme/femme marquée dans l'espace domestique, etc.). Cette dimension anthropologico-culturelle est étudiée dans une série de monographies ethnographiques, sans voir en quoi elle est fortement chahutée par la mondialisation actuelle. Et il y a eu beaucoup de confusion avec « habiter »... qui est tout autre chose !

Pour Martin Heidegger, habiter, c'est « être présent au monde et à autrui ». Dans « Bâtir habiter penser » (conférence de 1951) il rappelle la proximité étymologique de ces trois verbes qu'il se refuse à traiter séparément et au sortir de la guerre, dans une Allemagne en ruines, n'hésite pas dire que la crise n'est celle du logement, mais d'habiter. L'homme a été dépossédé de lui-même par la technique.

Dans cette définition « Être présent au monde et à autrui », il convient de s'arrêter sur chaque mot pour en saisir leur sens.

« Être », c'est une question très difficile... Toute la philosophie occidentale est construite sur l'être... mais dans la pensée chinoise, où le verbe n'existe pas, pas plus que le fait d'être. Dans le tiers monde, cela pose la question fondamentale suivante : y a-t-il quelque chose qui pourrait permettre de penser l'être ? Chez nous, l'être est jeté pour la vie et pour mourir parmi les choses déjà présentes. Notre univers est constitué des choses qui existent dès notre naissance. La vie a commencé avant notre naissance et continuera après. Ceci est différent de la conception cyclique indienne où la réincarnation est attendue. A ceci, s'ajoute une autre question à « qu'est-ce qu'être ? », « Où être » ? En effet, L'être humain a cette particularité d'être spatialisant et spatialisé !

« Présent », c'est être dans la disponibilité, dans l'ouvert. C'est une attitude qui n'est pas partagée par l'ensemble des terriens : être présent au monde et à autrui.

Le « monde » est ce que chacun édifie pour lui, c'est un monde qui entremêle en permanence l'imaginaire et le réel de chacun, qui se transforme plus vite que l'on ne croit et s'homogénéise.

Quant à « Autrui », ce terme renvoie à la question fondamentale de l'altérité. Quand je regarde l'étranger, c'est son étrangeté qui me frappe et qui, réciproquement, garantit ma propre étrangeté.. Autrui me parle par son visage. Le visage est une sorte de carte d'identité. Sauf qu'il n'y a pas d'identité fixe, définitive de l'être car le « je » comprend plusieurs « moi ». Il n'y a pas non plus d'identité de territoire, acquise une fois pour toute.

À l'échelle planétaire, l'urbanisation, l'unification de la planète et l'accélération de la fin de l'opposition ville/campagne, génèrent des modes de vie, des valeurs, des pratiques de plus en plus semblables, via le marché qui les marchandise. Le sujet s'affirme et simultanément sa singularité naissante est parasitée par un archétype, une sorte de standard qui s'impose à lui et le moule... D'où « L'intranquillité », selon le mot du poète portugais, qui l'assaille et qui l'énergise face aux manifestations plurielles et paradoxales des « moi », manifestations de ce devenir urbain de l'être...

La question du bonheur dans un bidonville est un thème intéressant à traiter. Une expérience en Inde m'a permis, malgré le problème de langue, en observant des femmes et en les écoutant, qu'en effet elle s'individualisent : elles étaient intranquilles et tenaient à être singulières. Nous sommes dans la période de l'affirmation de l'individu. J'ai examiné les sommaires de la revue de philosophie de l'université de Puna sur cinquante ans et plus nous nous rapprochons d'aujourd'hui, plus les références à Heidegger, Levinas, Derrida, Ricoeur sont fréquentes. C'est un signe, celui de la nécessité de penser l'être dans un contexte culturelle castique où domine la subordination à un ordre immuable et hiérarchique.

L'être urbain est complexe. Pour Georg Simmel « l'humain est avant tout un être relationnel qui sans cesse pour lier doit délier » : l'être humain est avant tout un être frontière qui n'a pas de frontières, c'est un être relationnel qui, avant de lier, doit délier. C'est un jeu constant. On se sépare pour mieux acquérir autre chose ou quelqu'un.

Aujourd'hui, avec l'avènement des NTIC et la généralisation de l'immatériel, nous sommes de plus en plus des individus conscients de délier pour lier, et ce de façon « hors sol », sans référence au lieu. Il nous faut donc conforter le « entre », le « avec », le « parmi », qui sont constamment déstabilisés, afin d'assurer à notre être, son unité, toujours fragile, provisoire et bienveillante.

Dans ce cadre mouvant, il nous faut fonder une écologie existentielle. Elle aurait la capacité à construire la demeure terrestre, à réinsérer de la temporalité, du sens, du temps pour comprendre le territoire. La géographie mêle le territoire réel, le terrain et le fait qu'en même temps, on est réseauté avec des individus dans le monde entier. Nous vivons dans une géographie de la discontinuité territoriale mais aussi de la discontinuité temporelle: les gens sont là, tout en étant déjà ailleurs.

La dimension temporelle est ainsi devenue un enjeu planétaire : comment faire pour que les temporalités spécifiques des cultures ne soient pas nivelées par des cultures mondialisées.

On doit être dans « le » temps, et pour cela se soucier de la chronobiologie qui fonde l'écologie temporelle, qui elle appartient à cette écologie existentielle que j'espère.

Quelques suggestions ou pistes d'action

Il serait nécessaire d'adopter une attitude comparative des représentations des formes d'urbanisation, c'est-à-dire des imaginaires. En effet, l'arrivée en ville d'un migrant n'est plus la même qu'il y a 30 ans : il faudrait mesurer le décalage entre ce qu'il va vivre et ce qu'il s'est représenté vivre.

De plus, étudier les pratiques habitantes est un élément important qui doit concerner les chercheurs : il faut saisir la place et l'action de chaque habitant dans la fabrication de son milieu urbain. Ceci peut permettre de comprendre parallèlement les modèles d'urbanisme, les procédures d'équipement, la façon de remodeler un territoire et un paysage. Les sociétés de compagnie d'eau ou de tram arrivent avec leurs conceptions de la ville ce qui tend à homogénéiser les territoires sans forcément les uniformiser.

Pour cela, il convient de recourir à la transdisciplinarité afin d'adapter la théorie et les concepts à ces changements. Cela signifie se déposséder de sa discipline pour s'en réapproprier d'autres. Il convient ainsi d'être en désaccord pour trouver une émulation. Il n'y a pas de progrès technique sans la production d'accidents. J'ai d'ailleurs proposé un jour la création de « la cité des erreurs architecturales ». Ceci obéit au principe de Bachelard : « rendre à la pensée sa turbulence ».